

**Le français pour dire la barbarie :
Tahar Djaout (*Les Vigiles*, 1991)
Assia Djebar (*Le Blanc de l'Algérie*, 1995)
Boualem Sansal (*Le serment des barbares*, 1999)**

BERNADETTE REY MIMOSO-RUIZ

Institut Catholique de Toulouse, France

Résumé : *La lecture de trois auteurs algériens qui poursuivent leur écriture en français durant les années noires pour en dire la barbarie accorde à la francophonie une valeur nouvelle. L'usage de la langue de l'ancien colonisateur, au-delà d'une expression intellectuelle, fait de celle-ci la langue de la résistance face au fanatisme en permettant de dévoiler les ambiguïtés que le politique s'emploie à répandre.*

Mots-clés : Algérie, barbarie, langue, résistance.

Resumen: *La lectura de tres autores argelinos que siguen escribiendo en francés durante los años negros para expresar la barbarie de aquellos años, propone un valor nuevo a la francofonía. El uso del idioma del antiguo colonizador, más allá de la expresión intelectual, da cuenta de una lengua de la resistencia frente al fanatismo y permite que se desvele las ambigüedades que lo político trata de difundir.*

Palabras claves: Argelia, barbarie, idioma, resistencia.

Abstract: *A study of three Algerian authors who continue writing in French during the dark years to describe the barbarity of it all bestows a new value on the French language. The use of the tongue of the former colonizer, going beyond a simple intellectual expression, makes French the language of resistance against fanaticism by revealing the ambiguities that politicians are striving to spread.*

Key-Words: Algeria, barbarity, language, resistance.

Le terme de barbarie a tout d'abord défini la langue de l'autre, de celui qui ne parle pas comme moi. C'est dire si langue et barbarie sont opposées dès les origines. Jean-François Mattéi retrace avec brio dans *La barbarie intérieure* (Mattéi, 2004) l'historique et l'évolution du concept de barbarie pour désigner ceux qui n'appartiennent pas à la grande famille mythique descendante d'Hel-

lade. Ainsi, se place sous l'égide de Platon¹ la double notion de communauté de race et de langue, immédiatement interprétée comme le signe de la pureté liée à la civilisation.

L'élan colonisateur des puissances européennes impose une langue aux peuples soumis, à la fois dans l'administration et dans l'éducation au détriment de la culture préexistante qu'elles s'emploient à gommer pour mieux dominer. Il semblerait donc logique qu'avec les indépendances la langue du colonisateur disparaisse. Au Maghreb, le retour à l'arabe ne sonne pas pour autant le glas du français à l'exemple de l'Algérie qui conserve une littérature suffisamment riche et féconde pour trouver une place importante et un rayonnement capable de tisser des liens intellectuels d'une rive à l'autre. Brutalement, en 1991, tout bascule après l'annulation des élections locales qui mettaient le parti du FIS au premier rang créant de cette manière un amalgame entre religion, politique, société et expression linguistique. Sans doute, peut-on se tourner vers Hannah Arendt² qui établit un conflit entre barbarie et culture au moment où un élément de l'équilibre social domine les autres. La réaction de l'Etat ouvre l'ère d'une dictature dans laquelle la loi du Père prend toute son ampleur mais où l'arabe, langue légitimement officielle, devient la seule recevable pour les deux camps³. L'union paradoxale entre islamistes s'abreuvant à la source univoque de la langue sacrée du Coran et dictature repliée sur l'arabe ajoute à la confusion de la situation et double le retour à un patriarcat absolu et la relégation des femmes dans le paysage politique et intellectuel. La place faite à la langue française est donc inexistante et son usage relève de la provocation tant sur le plan officiel qu'aux yeux des intégristes.

Il convient d'observer en amont les effets pervers d'une arabisation linguistique qui se donnait pour objectif de gommer l'influence française et d'inscrire exclusivement le pays dans le monde arabe. Des lois furent proclamées dans ce but : dès 1968 l'ordonnance du 26 avril oblige les fonctionnaires à connaître et utiliser l'arabe, puis, en juillet 1976, l'affichage en langue arabe est proclamé et enfin, le 16 janvier 1991 la loi n° 91-05 généralise l'arabe à tout l'espace de

¹ « Le peuple grec est uni à soi-même par une communauté de famille et de race tandis que, à l'égard du peuple des Barbares, il y a diversité de langue et de famille » Platon, *La République*, 470.

² Hannah Arendt, *La crise de la culture* [*Between past and future*, 1954-1986], traduction sous la direction de Patrick Lévy, Gallimard, 1972.

³ Rachid Mimouni constate : « Après vingt-six ans d'un régime de parti unique et d'une politique socialisante, le premier suffrage démocratique de l'Algérie propulsait un mouvement qui proposait d'établir une nouvelle forme de dictature ». *De la barbarie en général et de l'intégrisme en particulier* [1992], Paris, Le Pré aux Clercs, 1993, p. 10.

communication. En 1992 Mohammed Boudial « gèle » ce dispositif, qui reprend, par revanche, une plus grande vigueur en 1996. Cela a pour conséquence l'acculturation de tout un pan de la société et en particulier de la jeune génération qui ne parvenait pas à se situer entre des parents démunis de connaissances en arabe classique et une tradition culturelle francophone. Une révolte d'étudiants conduisit toutefois le gouvernement à réintégrer le français et à assouplir les mesures discriminatoires contre son usage. Mais cette concession ne suffit pas à redonner une unité au pays, bien au contraire, car elle négligeait une grande partie de la population berbérophone. La négation de la part *amazigh* en Algérie souleva de violentes révoltes en Kabylie et acheva de discréditer le FLN.

Ces quelques éléments suffisent à montrer la complexité de la situation algérienne marquée par trois aires culturelles : arabe, française et berbère. Les solutions radicales apportées par le FIS ne pouvaient que séduire une fraction de la population vulnérable et dépourvue de repères hormis la collusion entre langue arabe et religion. Restait l'inéluctable opposition des intellectuels pour la plupart formés en Occident et surtout, épris d'idéal démocratique.

Le choix de notre corpus est symbolique. Assia Djebar incarne, dans toute son œuvre, la résistance à la négation progressive des femmes dans la société, avec d'autant plus de vigueur qu'elle représente la génération formée à l'école de la République. Tahar Djaout, journaliste francophone illustre, lui aussi, la lutte contre l'oppression du régime militaire et la dénonciation de l'intégrisme. Demeuré à Alger, il tombera sous les balles des intégristes qui ne lui pardonnent pas *Les Vigiles*. Quant à Boualem Sansal⁴, haut fonctionnaire en Algérie, il dénonce dans *Le Serment des barbares* les ravages d'une politique aveugle et égoïste et la décomposition d'une société.

Chacune des trois œuvres convoque un genre différent : témoignage pour Assia Djebar (*Le Blanc de l'Algérie*)⁵ qui dialogue avec les morts et retrace leurs parcours aux larmes de son pays déchiré; romans pour Djaout et Sansal, le premier sous l'aspect d'un conte philosophique, le second par la construction d'une intrigue policière où Larbi, un vieil inspecteur qui pourrait être le cousin algérien d'Ali, le bouillant héros des romans de Chraïbi⁶, se voit confier une enquête dans la banlieue d'Alger.

⁴ Boualem Sansal réside désormais en France.

⁵ Assia Djebar, *Le Blanc de l'Algérie*, Paris, [Albin Michel, 1995]. Livre de Poche, 1995.

⁶ Driss Chraïbi, *L'inspecteur Ali*, Paris, Gallimard, 1991 ; *Une enquête au pays*, [1981], Seuil, Points, 1999 ; *L'inspecteur Ali à Trinity College* (Denoël, 1995) ; *L'inspecteur Ali et la CIA* (Denoël, 1996) & *L'Homme qui venait du passé* (Denoël, 2004).

Tous expriment la problématique de la barbarie des intégristes qui ravage l'Algérie par le biais de l'expression française comme une autre résistance à toutes les autorités mais leurs motivations reposent sur des composantes distinctes.

Ainsi, Assia Djébar prend-elle la parole en son nom, confondant le « je » narrateur avec le « je » de l'auteur, obéissant « à une exigence de mémoire immédiate : la mort d'amis proches » et désireuse de démontrer le rôle de « victime propitiatoire » (Djébar, 1995 : 11-12) revêtue par l'écrivain. Sous le signe du blanc, la romancière fait entendre à nouveau, depuis l'exil parisien, les voix des disparus dont les ombres ne cessent de la hanter. Le renvoi à la couleur blanche (*abiadh*) aimée et portée par le Prophète inscrit son texte dans la continuité de l'islam, à sa source la plus sacrée, si l'on songe à la tenue du hadj, mais aussi à la mort, au *izâr*, le linceul dont chaque musulman se préoccupe de son vivant. La symbolique s'étend à d'autres connotations plus féministes car dans la région de l'Ouest algérien, le terme *abiadh* désigne aussi par antiphrase le charbon ou le noir de galle que les femmes emploient pour farder leurs yeux. Dès le titre, Djébar anticipe sur le récit à venir : la mort des écrivains relève d'une lecture perverse des textes sacrés, et au prétexte d'une purification de l'Algérie, les intégristes la souillent. La silencieuse présence des femmes souligne dans le sous-texte les régressions législatives promulguées au prétexte de contenir la poussée islamiste.

Pour sa part, Tahar Djaout, après des débuts littéraires consacrés à la poésie, se tourne vers le roman et, dès 1981, *Les Chercheurs d'os* épingle avec virulence la société algérienne et le parti du FLN. *Les Vigiles*⁷ sera son dernier roman achevé⁸ qui recevra le Prix Méditerranée et le Prix Kateb Yacine. Sous une apparente tranquillité, il conte les démêlés d'un jeune ingénieur, Mahfoud Lemdjad, qui dépose le projet d'un métier à tisser dans une commune proche d'Alger et se retrouve pris dans un engrenage de tracasseries administratives. L'intrigue peut sembler mince mais tout l'intérêt du roman réside dans la perception d'une organisation obsolète, souvent corrompue, et l'observation de la menace intégriste. Les vigiles veillent davantage à maintenir leurs acquis qu'à protéger leurs concitoyens ; forts de leur passé de libérateurs, ils n'hésitent pas à sacrifier l'un d'eux pour sauver les apparences. L'ignorance orchestrée par le pouvoir tisse, peu à peu, les filets de la barbarie dans lesquels viendra se perdre le pays tout entier.

⁷ Tahar Djaout, *Les Vigiles*, Paris, [Seuil, 1991], Points Seuil, 1995.

⁸ *Le dernier été de la raison*, roman inachevé est publié au Seuil en 1999.

Boualem Sansal, à travers l'enquête d'un vieux policier brisé par la mort de sa femme, dévoile les arcanes politiques où il est difficile de démêler qui du pouvoir, de l'armée ou du FIS est responsable des meurtres perpétrés sur deux personnages sans lien apparent. L'un est un citoyen riche et envié, l'autre un émigré de retour au pays pour jouir de sa retraite. Tous deux ont été assassinés de manière sanguinaire par d'obscurs commandos nocturnes. Le titre retenu *Le serment des barbares*⁹, par son caractère générique laisse entendre qu'il existe un complot, une entente secrète entre les dirigeants et le GIA que le protagoniste va s'employer à décrypter. Plus tardif que l'œuvre de Djaout, le roman de Sansal rend compte du désordre par une langue foisonnante et un dédale de digressions qui égarent le lecteur dans une *mimésis* de la confusion algérienne.

Ces trois démarches visent à dénoncer et expliquer l'agonie de la liberté par la lecture du chaos et la représentation de la barbarie sous diverses formes. Ainsi se décline la violence du déchaînement des instincts les plus primaires réveillés par le désespoir et la soumission. Chacune des œuvres considérées met en place une stratégie de représentation de la barbarie articulée autour de trois perspectives : dire ou ne pas dire le sang versé, démonter les procédés responsables et résister par le choix d'une langue libératrice.

ÉCRIRE LE SANG VERSÉ COMME EXUTOIRE

Barbarie et sang versé demeurent liés dans l'imaginaire collectif. Souvenir des Barbares historiques ou rejet de la cruauté au *limes* de la civilisation, l'évocation de la barbarie ne peut échapper à la mort violente. Le cas de l'Algérie ne dément pas cette approche, bien au contraire.

Assia Djebbar refuse « le blanc de l'oubli » et veut continuer d'entendre ces voix arrêtées dans leur élan par le tranchant d'une hache ou la féroce pointe d'un couteau. Elle raconte comment ces êtres qu'elle aimait et qui étaient l'avenir de l'Algérie sont morts, sans épargner le moindre détail. De M'Hamed Boukhobza le sociologue, elle dit sa confiance dans l'avenir « sûr que la crise actuelle, liée aux différents islamismes, serait finalement surmontée « de l'intérieur même de la culture et de la pensée musulmane » (Djebbar, 1995 : 69). Elle reconstitue le récit de l'irruption, le matin, de quatre hommes qui le laissent « la poitrine ouverte, tout le corps se vidant en sursaut, de son sang » (Djebbar, 1995 :61) à

⁹ Boualem Sansal, *Le Serment des barbares*, Paris [Gallimard, 1999], Folio, 2001.

deux pas de sa fille ligotée. Elle rappelle l'enterrement de Tahar Djaout et revit, par les mots, la mort de son ami Mahfoud Boucebc, médecin assailli « par deux hommes que le psychiatre n'avait pas vus [qui] débouchèrent de l'ombre, où ils s'étaient postés aux aguets ». Elle porte un témoignage de la violence des coups donnés « par des poignards, à la poitrine et à l'abdomen ... », précise que « L'un d'eux dut tourner et retourner son arme dans le corps de Mahfoud qui s'était affaissé » (Djebar, 1995 : 72). De ces morts, Assia Djebar refuse de faire le deuil, parce que les coupables ne sont pas capturés et que le doute s'épaissit autour des commanditaires.

Pour symboliques que soient les crimes contre les intellectuels, d'autres, aussi cruels et effrayants par leur nombre, ceux des villages, effectués de nuit, où femmes, enfants, vieillards sont égorgés au nom d'Allah, Assia Djebar les suggère, les ressent avec douleur mais ne les décrit pas. Crispée sur sa quête historique, elle convoque toutes les figures du présent et du passé, victimes de la haine des extrémistes, accomplissant ce que Jeanne-Marie Clerc nomme « Le devoir de mémoire dans la langue de l'Autre » (Clerc, 1997 : 105). Ecrivain de la mémoire, Assia Djebar considère que désormais l'écriture et la mort forment un couple monstrueux qui ne sert plus qu'à éviter le désert de l'absence.

Au constat d'Assia Djebar s'opposent les pressentiments de Tahar Djaout. Les personnages des *Vigiles* appartiennent à la banalité la plus ordinaire. Anciens combattants des années de la Libération, ils sont confortablement installés dans la plaine de la Mitidja, défigurée par des constructions anarchiques et inachevées. En apparence, l'harmonie règne entre Menouar, Skander et Messaoud, et ils s'attribuent des rôles spécifiques :

Je crois qu'une menace plane sur nous, qu'il faut déjouer au plus vite. Le pays a encore besoin de nous, de notre diligence. Nous l'avons libéré des chaînes de l'occupant, il nous revient de veiller à sa tranquillité même si nous avons aujourd'hui, vieux combattants oubliés, rangé nos armes et laissé la place à d'autres (Djaout, 1991 : 23).

Il pourrait s'agir d'un sursaut de dignité de vieillards humiliés ou chagrins de ne plus être utiles, ou d'une prise de conscience d'un dérapage de la politique. Il n'en est rien. Leur inquiétude est provoquée par la venue d'étrangers qualifiés « de dangereux intrigants » : la crainte de ce qui n'appartient pas à la communauté reconnue reflète la frilosité du pays, tout comme l'importance accordée à la nourriture lui donne l'aspect d'un vaste estomac. La métaphore qui renvoie à Saturne, dévoreur de ses enfants, induit une autre forme de barbarie, celle de l'ignorance qui laisse libre champ à la superstition :

Aujourd'hui [...] le rêve de culture et d'élévation s'est englué dans une immense bouffe, s'est noyé dans une kermesse stomacale. Un pays en forme de bouche vorace et de boyau interminable, sans horizon et sans rêves (Djaout, 1991 :100)

Cependant, les fréquentes analepses qui jalonnent le texte sont autant de remords et de honte devant la dégradation présente du pays. Les héros ne sont pas véritablement ce qu'ils feignent d'être, leur engagement relève plus du hasard ou de la peur de l'occupant français que du patriotisme : l'imposture apparaît ainsi présente dès les premiers temps de l'Algérie indépendante. Djaout en choisissant la fiction, l'humour et le conte pour parler de la crise identitaire de son pays, renonce à l'attitude du journaliste qu'il est pour dépasser le circonstanciel et décrire de l'intérieur l'épouvantable gâchis des trente années écoulées. Le recul pris par rapport aux événements ne signifie pas une auto-censure mais une distanciation propice à la réflexion, capable d'une analyse sans haine de la violence. Une réponse civilisée à la barbarie.

Au contraire, la démarche de Sansal est moins intimiste, plus spectaculaire. En effet, le roman s'ouvre sur la description d'un cimetière gorgé de cadavres :

[...] une plaie béante, un charivari irrémédiable ; on excave à la pelle mécanique, on enfourne à la chaîne, on s'agglutine à perte de vue. Les hommes meurent comme des mouches, la terre les gobe, rien n'a de sens. (Sansal, 1999 :9)

À la démesure se joint l'absurde et l'incompréhension : la Mitidja n'est plus qu'un immense champ de mort, une désolation que Dieu lui-même ne pourrait comprendre. Le motif de l'enfer parcourt tout le roman, de l'hôpital qui n'est plus « qu'une usine en faillite, un lupanar clandestin, un marché noir » à la quiétude disparue des foyers. Tous les instincts se réveillent et déversent leur fange comme pour conjurer le mal par le mal, pour ne plus entendre chaque nuit « Un cri de guerre, un hurlement [qui les avait glacés] : « Allah akbar », suivi de « staccatos rageurs » (Sansal, 1999 : 86). Sansal, dans un phrasé proche de l'épique, évoque les sifflements des balles islamistes « qui ont des sonorités à vous couper le souffle, effroyables, catastrophiques, qui évoquent des barbaries légendaires dont les siècles passés, croyons nous, avaient emporté le secret » (Sansal, 1999 :86).

Décuplé par la peur, le bruit des armes renvoie le peuple à ses craintes les plus anciennes, aux tréfonds des légendes montagnardes peuplées de créatures démoniaques (les *djenoûn*), à celles des superstitions qui amplifient encore l'horreur des attaques. Les guerriers qui se réclament de Dieu « armés de bazookas, la tête roulée dans un chèche » relèvent des créatures antéislamiques. Comme

elles, ils sont organisés en confédérations occultes et viennent de nulle part pour repartir dans l'ombre. Leur combat où « le vainqueur a achevé les blessés au *doug-doug* en rotant de joie tandis que les mécontents récupéraient armes et bagages sur les corps qu'ils manipulaient comme des abats sans valeur » (Sansal, 1999 :86) côtoie le sordide et le tragique. L'alibi romanesque de l'enquête policière permet à Sansal de donner un sens à cet acharnement fanatique grâce à l'accumulation d'indices, ponctués de réflexions qui conduisent à l'empathie avec ses convictions.

Si Tahar Djaout procède par petites touches permettant une lecture active qui initie peu à peu le lecteur à voir le piège qui se referme lentement, Boualem Sansal décrit avec une violence comparable à celle de Boudjedra « la fièvre verte » des « escadrons d'égorgeurs » et la folie meurtrière qui enflamme tout le pays. Il atteint ainsi la dimension d'une fin de monde où les valeurs humanistes seraient anéanties.

De la sorte, dans des registres différents, Assia Djébar, Tahar Djaout et Boualem Sansal dévoilent les résultats d'une méconnaissance de l'Algérie qui n'a pas résolu ses problèmes identitaires avec la fin de la colonisation ainsi que le rappelle Benjamin Stora : « Les mots qui disent la même guerre semblent nous indiquer qu'il y a là un nœud gordien des passions intérieures, d'autant plus terrifiant qu'il semble se répéter à l'infini » (Stora, 2001: 4).

Or, la littérature par le recours aux mythes et à l'imaginaire tente d'apporter non seulement un témoignage mais surtout un éclairage sur cette deuxième guerre algérienne.

OPPOSER LA RAISON À LA BARBARIE

Analyser pour comprendre demeure pour l'écrivain algérien un engagement au-delà des clivages politiques. De l'individuel au collectif, du corps souffrant à la terre déchirée, telle pourrait se résumer la démarche d'Assia Djébar dans *Le Blanc de l'Algérie*. A partir d'une méditation sur la mort, de ses ravages sur les corps humains, la romancière retourne aux sources de la violence algérienne en retraçant les diverses étapes de la guerre d'Indépendance. Ainsi, inscrit-elle dans la continuité la barbarie de l'Histoire et son tragique. Les attentats d'Alger contre les Français en 1956 sont le fruit des espoirs de paix déçus, mais la mort suspecte d'Abane Ramdane (1958) dont l'aura berbériste menaçait le FLN, jette le doute sur la réelle volonté de trouver une issue au conflit. Les nationalistes en font un martyr et, pour Djébar commence le temps où « les mensonges se tressent, se dessinent et s'impriment » (Djébar, 1995 :132). Ces hommages hypocrites induisent les révoltes des « fous de Dieu » et expliquent « qu'ils se soient

attaqués dès le début aux cimetières, aux tombes des *chahids*, les sacrifiés d'hier » (Djebar, 1995: 135). Une Histoire nationale en miroir, réfléchissant la violence d'hier qui enterrait la victime et le meurtrier côte à côte réunis dans une même hommage, renouvelé chaque 1^{er} novembre dans la commémoration du « Serment de novembre ». La signature de l'union sacrée contre l'Occupant fut aussi celle de l'impérialisme du FLN, pour devenir, au fil des ans, le serment des parjures. Il s'agit aussi une tragédie, non seulement parce que les morts sont innombrables mais surtout par la difficulté à démêler l'écheveau de la barbarie. Le manichéisme n'est pas de mise : seuls l'*hubris* et le *fatum* peuvent rendre compte des événements : trop de corruption, trop de rivalités, et la malédiction qui semble planer sur un peuple qui ne parvient pas à vivre ensemble. Dans ce combat, l'intellectuel fait figure de bouc émissaire et doit mourir selon un rite barbare pour rendre au groupe une cohésion¹⁰.

De la sorte, en reprenant le terme du « serment », Boualem Sansal signifie par là que le pays n'est pas dupe et le désir de purification pourrait sembler légitime si les fondements de cette volonté n'étaient pervers. Dans l'espoir de retrouver, par l'islam et la langue arabe, la splendeur de la civilisation de l'âge d'or, le raisonnement des intégristes flatte la nostalgie des siècles de conquête, offre une revanche idéologique sur l'Occident colonisateur et oppose deux conceptions du monde. La lecture de Rachid Mimouni rappelle ce sophisme et le prolonge quand il observe que « l'imam qui affirme que la terre repose sur les cornes d'un taureau aura raison contre Copernic » (Mimouni, 1993:120). Sansal ne dit rien d'autre quand il oppose l'inspecteur Larbi, homme de logique, aux manipulations diverses qui véhiculent l'idée que le FIS est une « invention des Kabyles pour se libérer des Arabes » (Sansal, 1999 :182) accusant implicitement les dirigeants de nier la montée de l'intégrisme en se débarrassant de la question berbère.

La crédulité du peuple apparaît être soigneusement orchestrée par une politique de déculturation. Quatre parenthèses perturbent le récit, se détachent de la fiction en exprimant de manière crue des vérités socioculturelles qui soulignent la fracture entre le pouvoir et le peuple illustrée par les deux meurtres du pauvre et du riche dont l'inspecteur Larbi se promet de trouver les véritables coupables. Elles sont autant de diatribes contre la politique éducative mise en place et forment une continuité, texte dans le texte, en examinant tour à tour, le mariage précoce des filles (Sansal, 1999 :220-222), le massacre des Kabyles (Sansal, 1999 : 285-286), la dégradation de l'Université (Sansal, 1999 :390-392) qui

¹⁰ René Girard, *Le bouc émissaire*, Paris, Grasset, 1982, passim.

« forme des êtres sans défense, met les parents à la torture, sème la haine, la mort et la désolation. Elle est xénophobe, misogyne, créatine à casser des pierres » (Sansal, 1999 :422) et enfin l'hydre de l'obscurantisme caché dans l'Éducation nationale. Sansal distingue quatre « écoles » qui sont autant de facteurs de confusion et regroupent, au final, les multiples faisceaux des islamistes¹¹ (Sansal, 1999 : 417-422). Tout d'abord celle des « islamistes en costard qui font leurs plans à partir de leur capitale, Blida » ensuite les « taghout. Sa capitale n'est pas arabe (pas folle la guêpe) mais anglaise, française, suisse, québécoise », puis les « tangos. Sa source est à Kaboul. On est taliban de naissance, puis de père en fils » et enfin, unie aux autres dans une même perspective, « Celle de la république. Sa capitale est Alger. Son chef est le neveu du président ». À côté de la spécificité algérienne fondée principalement sur la corruption, se dessine une toile internationale, une Umma pervertie, destructrice qui stigmatise le malaise des relations entre politique et religieux.

La faille culturelle laisse donc libre cours aux dérives. En effet, les massacres des intégristes résultent en grande part de la négation des composantes culturelles de l'Algérie et plus spécifiquement des répressions engagées contre les Kabyles. La révolte de Tizi-Ouzou en 1988, donne un signe de la fragilité du pouvoir qui, pour s'affirmer lance une opération virulente faisant de nombreux morts. L'assassinat de Matoub Lounès (juin 1998) attribué aux intégristes laisse planer le doute et ajoute à la confusion, alors que le FLN soutient que les Kabyles induisent une collusion entre le FIS et les mouvements berbérophones.

En réveillant chez les citadins la peur archaïque des hommes de la montagne, la barbarie se nourrit du déni culturel.

Rien ne permet d'affirmer que Tahar Djaout soutient les revendications *amazighes* dans son roman, d'autant que ses déclarations insistent sur un sentiment identitaire africain (Tcheho, 1987 : 27-34). Cependant, dans *Les Vigiles*, l'hommage de Mahfoudh à sa grand'mère détentrice d'un savoir et figure initiatrice proche de Tseriel¹² (Dajout, 1995:124), renforce l'idée d'une berbérité constamment présente dans l'Algérie contemporaine. De même, les récits seconds insérés dans le roman renvoient-ils aux paysages des montagnes, à la pureté des villages où le lyrisme poétique se pose en antithèse des agressions citadines.

Djaout traite de graves questions sous l'apparence de la légèreté comme le prouve l'anecdote selon laquelle les maîtres d'école embrument l'esprit des en-

¹¹ À noter les caractères typographiques différents de ceux du texte de fiction.

¹² Voir « Le refus de l'aphasie : Tahar Djaout entre rire et conte », in *Horizons maghrébins*, n° 55, 2005, p. 48-55.

fants par des jeux : « - Qu'est ce que tu chéris le plus le petit **d** ou le grand **D** ? » demande le jeune Redhouane à son oncle Mahfoudh. Devant le silence de ce dernier, il explique qu'il s'agit du **diable** et de **Dieu**. Transposée en français, cette devinette implique que seul Dieu réclame l'usage de la majuscule, en hommage à son caractère unique et supérieur. Djaout poursuit et précise que « Tout un code à clés religieuse circule comme cela dans les écoles, encouragé sinon suscité par les enseignants eux-mêmes » (Djaout, 1995: 59). En référant aux devinettes des contes, Djaout dénonce la perversion et la dégradation du système scolaire, tout comme il présente la censure à l'égard de certains livres sous l'aspect humoristique d'un interrogatoire absurde (Djaout, 1995: 124).

De fait, les références françaises ont été occultées, la culture arabe classique difficile d'accès ne peut constituer un héritage suffisant et la langue tamazight est reléguée aux marges des villes. Ne restent que les flots de la médiocrité cathodique largement diffusée et les prêches des imams formés le plus souvent en Arabie saoudite. Le refuge dans le religieux ne s'accompagne pas d'une véritable réflexion mais subit des dérives simplificatrices qui caricature l'islam en le peignant aux couleurs de la haine.

Dans le domaine littéraire, la censure veille et certains, comme Mohammed Moulessehouli, choisissent un pseudonyme¹³. Ses romans signés « Yasmina Khadra » mettent en lumière « les connexions entre le pouvoir et la dérive mortifère de l'islamisme » (Kaouah, 2001 :12) mais sont publiées en France comme l'ensemble des textes critiques romanesques ou essayistes. Ainsi, outre les contraintes dues au marché de l'édition se pose la question du choix de la langue pour l'ensemble des auteurs.

LE FRANÇAIS, LANGUE-VOILE¹⁴ OU LANGUE-RÉVOLTE ?

Langue imposée par l'empire colonial, puis langue « butin de guerre » (Kateb Yacine) le français, d'abord interdit, puis face aux réalités économiques, toléré avant d'être prohibé, peut sembler un recours voire une facilité. Pour Assia Djebar, il est l'instrument de la libération, l'outil précieux donné par le père qui permet de dépasser la condition féminine opprimée pour accéder au savoir et à

¹³ Yasmina Khadra, (Mohammed Moulessehouli) militaire algérien, utilise un pseudonyme féminin *Morituri*(1997) auquel nombre de critiques accorderont un crédit et célébreront cette écriture si forte sous la plume d'une femme.

¹⁴ Cf. Jeanne-Marie Clerc, *op. cit.*, p. 60.

l'épanouissement. Accepter la langue de l'Autre, pour la génération de Djébar ne repose pas sur les mêmes critères que pour Djaout ou Sensal. D'une part, parce qu'ils résident en Algérie alors que Djébar a vécu et vit le plus souvent en France pour des motifs divers, et, d'autre part, parce qu'elle est une femme et, à ce titre, ne peut tout exprimer en arabe. Pourtant le choix du français demeure pour tous ambigu.

Nous éliminerons assez rapidement, le soupçon d'une plus grande facilité d'accès à la publication en raison des problèmes traversés par l'édition algérienne, à l'identique du Maroc ou de la Tunisie. Nous abandonnerons de même, l'idée que le public français réserve une meilleure réception aux œuvres en phase avec l'actualité que ce qui pourrait être en Algérie : face aux problèmes quotidiens, la lecture demeure un luxe et le taux d'alphabétisation reste faible en Algérie. Nous écarterons aussi la part de l'exotisme (Moura, 1998) et de l'autoflagellation (Bruckner, 2002) de la France qui ne se remettrait pas d'avoir été une puissance coloniale et qui, par un sursaut de conscience, se pencherait sur le devenir de ce pays dont les séquelles de la guerre ne cessent de hanter sa mémoire.

Plus pertinente est la réflexion d'Assia Djébar sur l'usage du français. A la fois proche par le don du père et lointaine puisque langue de la colonisation, le français, perdure comme langue de la mémoire et témoignage du biculturalisme. Une reconnaissance de la complexité de l'identité algérienne ne peut passer que par le dire à travers les mots qui ouvrent au monde libre. L'élection d'une langue occidentale permet d'exprimer le transgressif. Assia Djébar le confesse volontiers dans *L'Amour, la fantasia* : « cette langue que m'a donnée le père me devient entremetteuse et mon initiation [à l'amour] dès lors, se place sous un signe double, contradictoire » (Djébar, 1985 : 61).

Passerelle pour briser l'interdit, voix capable de traverser la Méditerranée¹⁵ pour que le silence ne se referme pas sur l'Algérie comme une tombe, le français devient le langage qui véhicule la résistance.

Outre la composante communicationnelle, le choix du français renvoie également à la revendication d'un héritage culturel où la liberté d'expression trouve sa part. Ce que Benjamin Stora qualifie de « travail de représentation » de la barbarie en Algérie prouve par l'immédiateté qu'un sursaut perdure, une farouche ténacité à refuser la négation des événements, pour crier qu'une guerre ci-

¹⁵ Cf. Véronique Bonnet, « L'Algérie en toutes lettres », 66^{ème} Congrès de L'Acfas, Québec. Accessible sur le Site : www.ulaval.ca

vile latente existe et détruit le pays. S'opposer à l'hypocrite euphémisation gouvernementale, capable de rassurer les investisseurs étrangers, est la mission qui incombe aux artistes. Le militantisme de Djaout lui a coûté la vie sans que là non plus il ait été possible de déterminer qui a commandité le crime. Tout comme dans son activité de journaliste dans un magazine francophone (*Algérie-Actualité*), il adopte en littérature le français dans ce qu'il peut avoir d'universel et d'ouverture sur l'Occident. Il ne s'agit pas d'un reniement des racines berbères ou arabes, mais d'une reconnaissance des divers courants culturels de l'Algérie ainsi que d'un examen lucide des problèmes posés par l'arabe classique pour exprimer la modernité. Toutefois en ce qui concerne la création littéraire, Djaout se réfère à la tradition de l'ironie voltairienne pour dénoncer les aberrations du régime et les dangers du fanatisme. Se placer dans la lignée du siècle des Lumières rejoint l'aspiration à la victoire de la raison contre l'obscurantisme et la barbarie.

La démarche de Sansal est assez voisine, mais son héritage culturel le rapproche davantage de Rabelais dans le foisonnement que de l'apparente distance de Voltaire. Cette violence prolifique dans l'agression verbale mime les débordements et le chaos algériens. Les abondantes références et injures à connotations sexuelles dans leur crudité sont autant de provocations aux interdits de l'islam qu'une transcription de la fange dans laquelle s'engluie le pays. La volonté de heurter le lecteur est un défi à la langue de bois officielle et porte en elle un pouvoir libérateur. De même que l'islamisme dans ses exactions dénature la religion, l'écrivain bouscule l'écriture en lui accordant la violence de l'expression orale.

Le jeu de l'intertextualité et de l'hybridité des genres construit une œuvre déterminée, vigoureuse qui rassemble le Même et l'Autre. Le regard ainsi posé sur les dysfonctionnements algériens prend une ampleur plus vaste en dévoilant les aspirations les plus sombres de l'âme humaine. Aussi spécifiques que soient les événements de l'Algérie contemporaine, ils ne sont pas seulement représentatifs d'une identité nationale *stricto sensu* et le recours à la langue de la mémoire que peut représenter le français lui ouvre des perspectives universelles¹⁶.

Le dialogue avec les morts d'Assia Djebar unit recherche autobiographique et mémoire historique dans une vaste prosopopée qui « met en scène des ren-

¹⁶ Il n'est pas rare dans les pays maghrébins d'entendre cette boutade : « Quitte à parler une langue étrangère, on parle français ».

contres qui n'ont pas eu lieu, qui ne peuvent avoir lieu que dans un espace imaginaire né du travail de deuil de la narratrice » (Rosello, 2003 :96).

Tahar Djaout renouvelle l'écriture du conte philosophique où se mêlent les traditions berbères et arabes pour dire le mal de vivre de l'Algérie tandis que Boualem Sansal inscrit la barbarie dans le chaos linguistique et narratif.

À des degrés divers, le choix du français apparaît donc comme la langue de la dissidence, un recours, un soutien dans lequel le renvoi à une liberté consignée dans la loi n'est pas absent. L'expression de la rupture avec les interdits traditionnels du monde musulman, que ce soit dans ses relations au corps ou aux dérives religieuses, offre une distance par rapport à la barbarie mise en scène. Corruption, mensonges, exactions et misère intellectuelle semblent appartenir de cette manière à une Algérie presque fictive, laissant deviner une lueur d'espoir pour l'avenir. Une réconciliation lointaine se dessine aussi en filigrane si l'Algérie recompose son identité par l'acceptation de son métissage culturel. La fin de la barbarie s'accompagne de la reconnaissance de l'Autre.

Quelle néo-barbarie est celle de l'Algérie ? Par sa forme univoque, incontestable, elle se démarque du caractère de réversibilité que peut revêtir l'observation de l'Autre. Elle prolonge celle examinée par Jean-François Mattéi à propos des crimes commis par les communistes qui en définit le caractère absolu : « Il n'y a pas de gradation dans le barbare, tout entier à sa barbarie, il n'y a que de la dégradation » (Mattéi, 1999 :283) mais s'il ajoute l'attribut aggravant de l'idéal humaniste du communisme, un facteur nouveau apparaît dans le cas de l'Algérie.

« Le djihad s'était transformé en barbarie » pleure un ancien du FLN dans *Le Serment des barbares*, et certifie que ces hommes se sont tant éloignés de leurs semblables que « le bien et le mal ne peuvent plus les atteindre » (Sansal, 1999 :386). Nous sommes placés face à la définition la plus profonde de la négation de l'altérité, de la rupture avec l'humanité qui renouvelle la situation de la « solution finale » au nom de la pureté. Dans la longue suite des violences religieuses qui relèvent de toutes les confessions, les manifestations de l'islamisme conservent les liens avec le politique mais revêtent un caractère obsolète dans le monde contemporain. Si les factions de l'internationale terroriste utilisent avec compétence les techniques les plus modernes, elles prennent appui sur des schémas archaïques et ce décalage en accentue la monstruosité. L'aspect insaisissable des dirigeants ajoute à la confusion car elle frôle souvent les marges mafieuses. Elle renvoie aussi vers la post-modernité, à l'image des hordes qui se déchaînent dans les banlieues. Ne reste que le visage de cette violence qui s'habille du voile mystique.

Ainsi, la transgression du respect dû au corps après la mort, l'utilisation des cimetières chrétiens abandonnés comme cache d'armes du GIA ainsi que le rap-

pelle Boualem Sansal dans un entretien accordé à Karim Madani ¹⁷, suffisent-elles à démontrer que le religieux n'est qu'un prétexte. Gilbert Achcar définit le recours à l'intégrisme comme une marque de désespoir :

Quelle que soit, en effet, la force du sentiment religieux des masses [...] il y a un bond qualitatif entre ce sentiment et l'adhésion à la religion comme utopie temporelle : [...] il faut vraiment que lesdits peuples n'aient plus d'autres choix que de se vouer à Dieu (Achcar, 2004 :62).

Placée devant une aporie politique, la société algérienne doit chercher à recomposer dans ses différences pour lutter contre les échanges hostiles qu'elle auto-génère. L'usage du français se présente sans doute comme un élément capital pour une reconnaissance internationale sans que l'identité en soit affectée. Il devient un outil puisé dans l'histoire et, en retour apporte à la France une réflexion qui se nourrit aussi de l'éclat de la pensée libre de l'islam classique, et prouver ainsi que l'analyse Dominique Urvoy, que la « réflexion critique peut exister dans des contextes très différents. Elle est aussi consubstantielle au monde arabe qu'elle l'est au monde occidental » (Urvoy, 2001 :223).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ACHCAR, G. (2004) *Le choc des barbaries*, Paris, Hachette, coll.10/18 [2002].
- ARENDT, H. (1986) *La crise de la culture* [*Between past and future*], traduction sous la direction de Patrick Lévy, Gallimard [1972].
- BOZARSLAN, Hamit (2005) *Cent mots pour dire la violence dans le monde musulman*, Maisonneuve & Larose.
- BRUCKNER, P. (2002) *Le sanglot de l'homme blanc. Tiers-Monde, culpabilité, haine de soi*, Paris, Seuil, coll. « Points » [1983].
- CHEBEL, M. (1995) *Dictionnaire des symboles musulmans. Rites, mystiques et civilisation*, Paris, Albin Michel coll. « Spiritualités vivantes ».
- CHRAÏBI, D. (1999) *Une enquête au pays*, Paris, Seuil, coll. « Points » [1981].
- CHRAÏBI, D. (1991) *L'inspecteur Ali*, Paris, Gallimard.
- CHRAÏBI, D. (1995) *L'inspecteur Ali à Trinity College*, Paris, Denoël.
- CHRAÏBI, D. (1996) *L'inspecteur Ali et la CIA*, Paris, Denoël.
- CHRAÏBI, D. (1996) *L'Homme qui venait du passé*, Paris, Denoël [2004].
- CLERC, J.M. (1997) *Assia Djebar. Ecrire, Transgresser, Résister*, Paris, L'Harmattan.

¹⁷ Karim Madani, « Algérie année zéro », in Site : [http://www. Inventaire.invention.com](http://www.Inventaire.invention.com)

- DJAOUT, T. (1995) *Les Vigiles*, Paris, Seuil [1991].
- DJAOUT, T. (1999) *Le dernier été de la raison*, roman inachevé, Paris, Seuil.
- DJEBAR, A. (1995) *Le Blanc de l'Algérie*, Paris, Albin Michel.
- DJEBAR, A. (1985) *L'Amour, la fantasia*, Paris, Albin Michel.
- GIRARD, R. (1982) *Le bouc émissaire*, Paris, Grasset.
- KAOUAH, A. (2001) « L'histoire dévoilée de Yasmina Khadra », in *Notre Librairie. Revue des littératures du Sud*, n° 146.
- MATTÉI, J.F. (2004) *La barbarie intérieure*, Paris, PUF, Quadrige [1999].
- MIMOUNI, R. (1993) *De la barbarie en général et de l'intégrisme en particulier*, Paris, Le Pré aux Clercs [1992].
- MOURA, J.M. (1998) *Histoire de l'exotisme européen au XXème siècle*, Paris, Honoré Champion.
- REY MIMOSO-RUIZ, B. (2005) « Le refus de l'aphasie : Tahar Djaout entre rire et conte », in *Horizons maghrébins*, n° 55, p. 48-55.
- RIVER, D. (2002) *Le Maghreb à l'épreuve de la décolonisation*, Paris, Hachette Littérature.
- ROSELLO, M. (2003) « Rencontres et disparus chez Assia Djébar : hantologie algérienne » in *Expressions maghrébines*, vol. 2, n° 1, Florida State University, p. 91-111.
- SANSAL, B. (2001) *Le Serment des barbares*, Paris, Gallimard [1999].
- TCHEHO, I.C. (1987) « A livre ouvert avec Tahar Djaout. Entretien », *Horizons maghrébins*, n° 11, p. 27-33.
- URVOY, D. (2001) *Les penseurs libres dans l'islam classique*, Paris, Albin Michel [1996]. Ressources informatiques.
- BONNET, V., « L'Algérie en toutes lettres », Québec, 66^{ème} Congrès de L'Acfas. Accessible sur le Site : <http://www.ulaval.ca>
- MADANI, K., « Algérie année zéro », in Site : www.inventaire.invention.com
- STORA B. (2001) « L'Algérie d'une guerre à l'autre », in Actes du colloque *Enseigner la guerre d'Algérie et le Maghreb contemporain*, Université d'été. Site : eduscol.education.fr